Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 48

Artikel: La galerie des Suisses célèbres des temps modernes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183423

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— N'ia pas dè Jeanneau que l'âi fassè. Tè dio que l'est dinsè et pi d'ailleu ma fenna et mon bouébo l'ont asse bin vu què mè. Te crâi adè que nion ne sâ rein que tè, et que tot lo mondo c'est dâi bètès Vin-vâi vairè!

— Ne te fatse pas Daniet, mâ ye vu bin que lo crique mè craquè se compreigno on mot à cein que te mè dis. Allein!

Et ne vein.

Ein arreveint tsi li ye vouâito lo baromètrè. Daniet avâi raison.

— N'as-tou rein fotemassi après, que l'âi dio?

— Na! finnameint quand ne l'ein atsetâ, lo papâi dâo coutset iô on plliantè l'épingua et iô lo teimps que fâ est marquâ, s'est dépedzi et l'é ralliettâ, mâ n'é pas totsi au baromètrè.

Adon yé comprâi. M'n'ami Daniet avâi ralliettâ lo papâi trâo amont. Dézo les mots que marquont la plliodze et lo bio teimps, l'âi avai lo nom dè cé qu'a fabrequâ lo baromètrè, et que l'est on Jaccard dè pè Lozena, et quand lo baromètrè étâi bas, lo vif'ardzeint s'arretâvè, à râ dâo nom à Jaccard, et Daniet s'émaginâvé que cein marquâvé on teimps onco pî què tempête, pisque l'étâi pllie avau.

Ma fâi, n'é pas pu mè rateni; su parti d'n'a recaffâïe et su saillâi ein laissant Daniet et sa fenna tot bobets; ye mè vouâitivont sein savâi què derè et mè soitiront, que mè peinso, ti lè teimps dè Jaccard possibllio po mè reintornâ.

Modes et étoffes nouvelles.

La mode est maintenant fixée pour cet hiver; voici les principaux détails qui la composeront.

Les tabliers modifiés, les tuniques modifiées, et surtout les robes princesse, les polonaises princesse, tels seront les éléments de la toilette féminine...

Les tuniques sont très longues; les polonaises princesse très longues également. Les corsages cuirasse se feront pour tous les cas où la polonaise princesse n'aura pas été préférée. Il n'y a point de changements notables en ce qui concerne les pardessus. Du reste la mode n'exclut rien cette année. La nouveauté consiste dans l'emploi de galons noirs tissés en or, ou argent, ou acier, ou fer, suivant la couleur de l'étoffe sur laquelle on les place. Le fer pour le noir, l'acier pour le gris foncé ou le bleu foncé, l'argent pour le gris clair, l'or pour le brun.

Le trait distinctif de la mode, et qui va toujours en s'exagérant, est la platitude ou si l'on veut l'étroitesse de la femme. Pour être à la mode, elle doit avoir maintenant l'aspect d'un crayon traînant des flots de dentelles. La ligne droite ne doit plus rencontrer d'obstacles sur son parcours, devant, derrière, ni sur les côtés, et le fait est qu'elle n'en rencontre pas. Je ne sais comment les femmes s'y prennent, mais elles trouvent toujours le moyen de se trouver *à la mode,* même quand celle-ci est en opposition flagrante avec la structure que la nature leur a attribuée. Dans la circonstance présente, je pense qu'elles seront forcées de se raboter. Le fait est que la tournure a disparu. L'hiver prochain elle reparaîtra, mais au lieu de se placer dans les environs supérieurs du bord du jupon, la dite tournure ira s'établir sur le bord inférieur du dit jupon, afin de bien *étaler* la robe en queue de paon. Une couturière de Paris vient d'inventer un jupon à l'usage des personnes épaisses qui veulent être à la mode actuelle, c'est-à-dire aussi plates que possible.

Les tissus destinés à l'hiver prochain sont le cachemire, à rayures, à carreaux ou unis, suivant les préférences. Les rayures (comme les carreaux) sont ombrées, et l'effet produit par l'une de ces toilettes sera tout à fait distingué et bien conforme à la mode actuelle et future.

En lisant la lettre suivante, on ne peut qu'applaudir à la décision que vient de prendre le Grand Conseil concernant l'augmentation du traitement de nos instituteurs; car l'instruction primaire a encore beaucoup de chemin à faire, et ce n'est qu'en améliorant le sort de ceux qui en sont chargés qu'on peut espérer d'arriver au but.

Nyon, le 16 novembre 1875.

Monsieur le Rédacteur,

Je prends la liberté de vous rapporter un interrogatoire qui a eu lieu hier en cette ville, à la visite sanitaire des recrues; je crois qu'il pourrait peut-être prendre place dans les colonnes de votre estimable journal.

Après l'examen du thorax, les aspirants subirent un petit examen d'arithmétique, de composition et... d'histoire.

Un membre de la commission thoraxale adressa à l'un d'eux cette question :

« Quels sont les noms des trois libérateurs de la Suisse qui prêtèrent le serment du Grutli? »

— Il y avait Guillaume-Tell, Gessler et... M. Delarageaz.

Agréez Monsieur l'assurance de ma parfaite considération. F. M.

La galerie des Suisses célèbres des temps modernes.

C'est sous ce titre que M. F. Hasler, artiste lithographe à Bade (Argovie), publie un magnifique ouvrage, paraissant par livraisons, de dix en dix semaines, et contenant les portraits et les biographies des Suisses qui se sont distingués comme hommes d'Etat, militaires, savants, poètes, artistes ou industriels. Les portraits dus au crayon de M. Hasler, imprimés dans le premier atelier de Munich, sont d'une exécution irréprochable, et, unis au texte biographique, par M. Alexandre Daguet, ils forment un ensemble digne du plus haut intérêt. C'est donc avec avec un vrai plaisir que nous attirons l'attention de nos lecteurs sur cette publication eminemment nationale et patriotique, qui mérite d'être encouragée et accueillie avec empressement par tous les amis de notre histoire.

La Galerie des Suisses célèbres, dont nous reparlerons plus en détail, comprendra 25 livraisons dont 10 ont déjà paru. La publication entière de l'ouvrage est assurée par le nombre actuel des souscripteurs.

UN AMOUR A TRAVERS CHANTS

III

Le comte de Baudrey, habitant de l'hôtel dont dépendait le pavillon, s'était brûlé la cervelle cinq jours avant, à la suite d'une perte de bourse d'un chiffre supérieur de beaucoup à celui de sa fortune. La comtesse et Mlle Lydie, sa fille, étaient parties aussitôt, abandonnant tout aux créanciers, et personne, pas même le notaire de la famille, ne savait, ou au moins ne voulait dire, ce qu'elles étaient devenues.

Pendant un mois, Gérard remua ciel et terre et dépensa beaucoup d'argent, sans réussir à trouver leurs traces.

Chaque fois, après avoir échoué dans toutes ses recherches, il venait, désespéré, s'asseoir près de la fenêtre, et restait les yeux obstinément fixés sur celle du pavillon.

Mais la belle et mélodieuse fée qu'il n'avait appris à nommer qu'en la perdant, et qu'il perdait au moment où il pouvait prétendre à elle, Lydie, ne reparut plus, et les chants d'amour alternés de deux rossignols nichés dans les vieux ormes du jardin, semblaient seuls à Gérard comme l'écho de son propre amour, hélas! perdu.

Un jour, il se fit avancer par son notaire une année de son revenu; il paya d'avance une année de loyer de sa chambre et partit sans savoir où il allait, et se souciant encore moins de tout but autre que celui auquel il aspirait : l'oubli de lui-même.

. . . . . .

A un an de là, un jour du mois d'août, on se pressait, l'on se battait presque, pour entrer dans la salle de la « Grande Harmonie, » à Bruxelles.

C'était le concours d'opéra du Conservatoire, et l'on devait entendre pour la première fois, en public, une élève dont tous ses professeurs et — chose plus significative — toutes ses condisciples disaient merveille depuis le commencement de l'année, sans qu'il eût été possible, malgré toutes les sollicitations, de la faire se produire au dehors.

Tout ce qu'on savait d'elle, c'est qu'elle se nommait Lydie Reybaud et était Française. Mais depuis son arrivée à Bruxelles, elle vivait seule avec sa mère, une femme de grande mine, dans un modeste quartier du faubourg de Namur, ne voyant personne, et ne sortant que pour aller au Conservatoire, où leur politesse scrupuleuse, mais quelque peu hautaine, leur conciliait plus de respect que de sympathies, dont elles semblaient d'ailleurs peu désireuses.

Malgré quelques réserves sur sa personne et même sur sa beauté, que l'on admirait plus ou moins sans pouvoir la méconnaître, il n'y avait qu'une voix sur le talent de Mlle Lydie Reybaud. C'était, de l'aveu commun, et de ceux mêmes qui n'en parlaient que sur parole, une nouvelle étoile qui se levait au ciel de l'art, et qui devait prochainement faire pâlir toutes les autres. On assurait même que le directeur de *Her Majesty's Opera*, de Londres, arrivé la veille à Bruxelles, n'attendait, pour lui offrir un engagement splendide que la proclamation de son triomphe dans l'audition actuelle.

La séance commença.

On avait choisi pour pièce de concours le premier acte de la *Sémiramis*, de Rossini, où deux rôles de contralto d'importance à peu près égale permettaient de mettre en présence de Mlle Reybaud, une élève belge du nom de Van Mær, qui, seule, pouvait prétendre et prétendait lui disputer le prix. Celle-ci, qui représentait la reine, avait ses partisans dans l'auditoire, et fut fort applaudie jusqu'à l'entrée en scène de sa rivale, qui jouait Assur.

Mais dès les premières mesures du récitatif de la nouvelle venue, le public, sentant qu'il avait affaire à une de ces puissances qui s'imposent d'elles-mêmes, éclata en un murmure sympathique, à peine traversé par une exclamation douteuse, aussitôt réprimée, murmure qui se transforma en frémissement attentif, quand la jeune et belle virtuose attaqua sa cavatine.

Mais qu'arrivait-il donc ?

Affreusement pâle et les yeux obstinément fixés sur le point de la salle où son entrée en scène avait provoqué un léger tumulte, elle ne semblait plus se rendre compte de la situation dans laquelle elle se trouvait, et chantait désormais comme dans un rêve. Sa voix hésitait et s'étranglait, et avait même par moments des intonations hasardées.

Les membres du jury de ce concours se regardaient, surpris; le public était tombé à une température de glace, et la cavatine s'acheva au milieu d'un de ces silences tragiques, qui sont la leçon non moins des artistes que des rois.

Voyant faiblir sa rivale, la Van Mær puisa dans l'espoir retrouvé si inopinément des forces nouvelles, et montra, dans le duo, ce diable au corps sans lequel l'art le plus exquis ne pénètre guère l'épiderme des foules. Sa cabale reprit courage, et l'une aidant l'autre, elles arrachèrent à cet auditoire d'abord rebelle, un triomphe d'autant plus complet qu'il avait été d'abord disputé.

Le jury suprême, le public, avait décidé. Il ne restait au jury qu'à formuler l'arrêt, et, ce fut avec une expression de regret qu'il ne cherchait pas trop à dissimuler, que M. Fétis, le directeur du Conservatoire, le prononca.

Il n'y avait pas de premier grand prix, et le second était donné à Mlle Van Mær.

Mlle Lydie Reybaud, l'étoile de la veille, n'était même pas mentionnée.

Le soir, dans un pauvre petit salon du faubourg de Namur, deux femmes causaient, en confondant leurs baisers et leurs larmes.

— Mais enfin, disait la plus âgée, dis-moi donc, car je n'y comprends rien, comment cela est-il arrivé ?

— Ne me le demandez pas, mère, je vous en prie, car je n'en sais rien moi-même, répondait la plus jeune. Le mal est fait et j'en suis bien assez malheureuse, puisque c'est une nouvelle année de résignation que je suis forcée de vous demander, et cela au moment où j'espérais pouvoir vous dédommager de celle qui vient de s'écouler.

— Ah ! il s'agit bien de moi, mon enfant. Voilà longtemps que j'ai pris mon parti de mon bonheur personnel. C'est toi seule qui me désoles... et aussi, ces malheureuses dettes de ton père que tu veux, comme moi, n'est-ce pas, acquitter ?

— Oui, certes. Mais vous verrez que tout s'arrangera.

— Soit, mais, en attendant, ce directeur ne vient pas et ne viendra probablement pas. (*La fin au prochain numéro.*)

L. Monnet.

AVIS

Les nouveaux abonnés pour 1876 recevront le journal gratuitement d'ici au 1er janvier.

THÉATRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Dimanche 28 novembre 1875.

LES FILLES DE MARBRE

Drame en cinq actes, dont un prologue.

LE SECOND MARI DE MA FEMME

Vaudeville en 2 actes.

Les bureaux ouvriront à 6 ½ h. On commencera à 7 heures

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY